

Grande Galerie

Été 2021 ● n° 55 – 7,90€

Le Journal du Louvre

ENQUÊTE

Les acquisitions
du Louvre entre
1933 et 1945

DOSSIER

Les expositions
de l'été

ÉVÈNEMENT

REVOIR LE SALON CARRÉ
Les Primitifs italiens

L 15025 - 55 - F 7,90 € - RD



BLAISE DESGOFFE, LE PEINTRE QUI MAGNIFIAIT LES OBJETS D'ART

par Côme Fabre

Corinne et Étienne Bréton font don d'un spectaculaire ensemble de huit natures mortes, véritables miroirs des collections d'objets d'art conservés au Louvre.

En 1900, le peintre contemporain le plus connu des gardiens du Louvre était certainement Blaise Desgoffe : durant plus de quarante années, cet artiste a posé son chevalet dans la salle des Bijoux et la galerie d'Apollon pour en peindre inlassablement les trésors, sans manquer aucun de leurs reflets. Toute sa carrière a été bâtie sur l'imitation obsessionnelle de ces objets. Élève de l'École des beaux-arts de Paris dans les années 1850, il y a fait ses classes auprès d'Hippolyte Flandrin et de William Bouguereau, sous l'œil bienveillant de son oncle, le peintre de paysages Alexandre Desgoffe : une

formation auprès des meilleurs disciples d'Ingres. Son défaut d'imagination, le jeune peintre le fait oublier par une virtuosité incomparable dans la restitution illusionniste des matières précieuses. Les cristaux, l'orfèvrerie et les textiles n'ont bientôt plus de secret pour lui. Ses dons auraient pu naturellement le mener à la carrière de portraitiste mondain, qui comporte son lot de tracas. Desgoffe a eu une idée de génie. Il se choisit les modèles les moins capricieux, néanmoins fort nobles : les objets qui l'attendent patiemment chaque jour, dans les vitrines. Le pari est habile car, depuis les Monnoyer, Chardin

et Vallayer, l'art de la nature morte s'est quelque peu perdu en France. Desgoffe règne en maître sur un champ largement délaissé par ses confrères. Sa passion pour les gemmes rencontre le goût dominant des plus grands collectionneurs de l'époque. Ses premières natures mortes, présentées aux Salons de 1857 et de 1859, aiguisent la curiosité du directeur des Musées impériaux, lui-même amateur d'armes et d'objets de la Renaissance. Le comte de Nieuwerkerke lui ouvre les portes de la cour, préparant le triomphe de l'Exposition universelle de 1867. Desgoffe a trouvé son chemin de





Damas : ses clients auront beau être chassés par la guerre et l'exil en 1870-1871, bientôt remplacés par de riches Américains, les critiques auront beau se lasser et les Salons s'enchaîner, mais le peintre ne déviara de sa route, jusqu'à son dernier souffle en 1901. Le bel ensemble formé depuis quinze ans par Étienne et Corinne Tréton permet d'embrasser toutes les facettes de son talent : se succèdent les différentes techniques sur toile, sur carton ou sur bois ; des compositions abondantes côtoient des études entrées sur un seul objet. Le style des débuts - méticuleux et cristallin - s'oppose à la facture large, floue et éclatante des œuvres de maturité. On remarque les modèles fétiches de l'artiste, telle la coupe en sardoine au dragon d'émail qui réapparaît avec insistance d'une composition à l'autre.

Les natures mortes de Blaise Desgoffe sont aussi l'occasion de chausser les lunettes du XIX^e siècle pour regarder les objets d'art du Louvre. On y reconnaît les gemmes fameuses de Louis XIV mais complétées ici d'une anse, là d'un couvercle aujourd'hui perdu. On reprend

aussi conscience de l'évolution rapide de la collection : la donation Sauvageot en 1856 lui donne un nouveau souffle, incarné par cette marotte de fou du XVI^e siècle ou un beau portrait en ivoire de Diane de Poitiers (que l'on soupçonna vite d'être un faux). Une reliure dite de Marie Stuart évoque l'éphémère musée des Souverains installé au premier étage de l'aile de la Colonnade par la volonté de Napoléon III et qui rassemblait des objets royaux issus de la Bibliothèque impériale comme du musée du Louvre. Après vingt ans d'existence, ce musée est dissous en 1872, mais la fin du Second Empire permet en revanche au Louvre de recevoir un premier versement du Mobilier national : la table à écrire de Marie-Antoinette, estampillée Weisweiler en fait partie, sur laquelle Blaise Desgoffe ne tarde pas à imaginer un fantastique empilement de monstres, de mortiers et de coupes. Prises en série, les natures mortes de Desgoffe permettent d'écrire une petite chronique, libre et fantaisiste, des collections d'objets d'art du Louvre, avec ses enrichissements, ses pertes et ses rebondissements.

Ci-dessus, de gauche à droite
Blaise Desgoffe (1830-1901)
Pendentif au dragon ailé
1892, huile sur toile, 17,5 x 14 cm.
Coll. musée du Louvre, Paris.

Nature morte aux objets d'art du Louvre disposés sur la table à écrire de la reine Marie-Antoinette
vers 1890, huile sur toile, 79,5 x 63 cm.
Coll. musée du Louvre, Paris.

Page de gauche, de gauche à droite
Nature morte aux objets d'art du Louvre et du musée des Souverains : cristal de roche, agate de Benvenuto, marotte, livre d'heures de Marie Stuart, dizain de Louis XVI, éventail de Marie-Antoinette
1869, huile sur toile, 49,5 x 54 cm.
Coll. musée du Louvre, Paris.

Nature morte au flambeau du Trésor de l'ordre du Saint-Esprit
1889, huile sur toile, 61 x 50 cm.
Coll. musée du Louvre, Paris.